

**Romain Gary, une voix dans le siècle.** Sous la direction de JULIEN ROUMETTE, ALAIN SCHAFFNER et ANNE SIMON. Paris, Honoré Champion, « Littérature de Notre Siècle », 2018. Un vol. de 239 p.

Ce volume recueille les actes du colloque organisé en 2014 à l'Université Sorbonne Nouvelle pour célébrer le centenaire de la naissance de Romain Gary. Ayant précédé de quelques mois la parution des deux volumes de *Romans et récits* dans la Bibliothèque de la Pléiade et de l'*Album Romain Gary* dont la préparation avait été annoncée à l'occasion de cet anniversaire, il alimente la riche actualité garyenne de ces derniers mois puisqu'il a fait l'objet d'une publication conjointe avec le premier tome d'une monographie importante signée Julien Roumette, l'un des codirecteurs du présent ouvrage. Ce moment Gary se prolongera au moins jusqu'à la parution prochaine, mentionnée ici en note, du numéro de la revue *Roman 20-50* qui éditera les actes du colloque qui s'était tenu à Lille l'année du centenaire. Il est donc bien révolu, ce temps où Gary était inaudible.

En replaçant l'œuvre dans son contexte, les contributeurs s'attachent à faire entendre la voix, ou plutôt les voix, de son auteur : celle du romancier comme celles de ses personnages, celle du diplomate autant que celle de l'homme privé, celle de Gary et celle d'AJAR. L'ouvrage est composé de six sections de longueur inégale accueillant deux à quatre articles sans que l'artificialité de leur répartition soit toujours évitée, notamment parce que, compte tenu des entrées choisies et de la polysémie du titre, plusieurs textes auraient eu leur place dans deux ou trois parties. Les échos entre les contributions, dont la qualité n'est pas en cause, sont en effet si nombreux que toutes les voix qui habitent ce que le comédien Bruno Abraham-Kremer appelle le « petit théâtre intérieur » de Gary se répondent dans le volume.

La profusion est telle que les auteurs invitent à se demander constamment qui parle. La réponse n'est pas toujours évidente tant Gary s'ingénie à brouiller les voix. La polyphonie narrative inspirée de Conrad dans *Les Racines du ciel* est ainsi poussée jusqu'à la confusion dans *La Danse de Gengis Cohn* et dans *Europa*, où le lecteur finit par ne plus savoir quel personnage hante l'autre. Dans *Pseudo*, le dédoublement se complique dans la mesure où les pseudonymes ont pour fonction de révéler une identité au lieu de la dissimuler, Tonton Macoute devant être identifié à Gary et Émile Ajar à Paul Pavlowitch. Donner à croire que le second règle ses comptes avec le premier permet à l'écrivain d'opérer sa mue : Ajar enterre Gary en reprenant la violence qui émaillait *Le Vin des morts*, le premier roman, resté inédit jusqu'en 2014, que l'écrivain avait signé de son vrai nom, Roman Kacew.

Cet enchâssement complexe des voix trouve d'autres modalités romanesques pour s'exprimer, car Gary multiplie les procédés de dédoublement en camouflant une voix sous une autre : dans *Les Couleurs du jour*, plusieurs personnages de fiction incarnent différentes parties de sa biographie, tandis que le héros de *La Promesse de l'aube*, qui porte son prénom, parle avec la voix de sa mère. Dans bien des cas, l'énonciateur caché fait entendre la voix des disparus : la mère elle-même dans *La Promesse de l'aube*, dont les dernières paroles sont encryptées pour ménager la révélation finale ; les six millions de Juifs exterminés, que Gengis Cohn représente dans le roman auquel il donne son nom. Cette parole d'outre-tombe est liée au *skaz*, une technique de simulation de la langue parlée liée à la tradition russe qui se caractérise notamment par des tics de langage à effet comique et par des créations verbales – auxquelles se rattachent les ajarismes –, dont les personnages de marginaux ou de déclassés font une langue poétique à part entière. Par cette judéité ventriloque, Gary accorde ses violons juifs à son idéalisme, également sensible dans sa conception éthique de la musique.

Mais le mélange des voix chez lui n'est pas exclusivement tourné vers le passé. Un roman comme *Les Racines du ciel* témoigne de l'acuité politique de l'écrivain-diplomate en pleine décolonisation. Tirant parti de sa mission à l'ONU, où il était la voix de la France, Gary reproduit le discours tiers-mondiste pour dénoncer le manichéisme et la tyrannie des

nationalismes arabes et africains. Là, comme dans *Chien Blanc* et ailleurs, le romancier donne aussi à entendre pleinement la voix de l'homme, c'est-à-dire la voix de l'espèce qui transcende la condition humaine en associant dans une fraternité naturelle l'homme et l'animal. À cet égard, Gary intègre à son œuvre les textes savants sur l'évolution de Renan, Arendt, Bergson ou Teilhard de Chardin. Attentif à la voix des autres, il n'a cessé de recourir à l'intertextualité en s'inspirant de l'humanisme hugolien dans *La Vie devant soi* ou en empruntant des personnages et des situations à Pouchkine, Gogol, Dickens ou Kipling. Adeptes de l'autocitation et de l'auto-traduction, il s'est également beaucoup adonné à l'intratextualité en réécrivant certains de ses romans, comme *The Ski Bum*, dont la traduction en français sous le titre *Adieu Gary Cooper* s'est accompagnée de nombreuses modifications, ou en reprenant des scènes et des motifs du *Vin des morts*, sous la plume de Gary comme sous celle d'Ajax, d'*Éducation européenne* à *Pseudo*.

En portant haut la voix de Gary, l'ouvrage propose une belle synthèse des différents aspects de son œuvre. Tous les registres de son ample tessiture sont en effet successivement ou conjointement analysés. Parce qu'il la présente dans toute sa richesse et dans tout son éclectisme, le volume est précieux pour qui s'intéresse au fabuleux affabulateur qui, en véritable polyglotte capable tout à la fois d'encrypter sa biographie pour en tirer un matériau romanesque, de donner vie à la chimère Ajax, d'inventer une langue et de faire parler les morts, a pratiqué l'art du romancier en faisant jeu de toute voix.

JONATHAN BARKATE